

## LES COLLEGES CLASSIQUES.

(A l'Union Catholique de Montréal)

Le compte-rendu de ce qui s'est passé à l'Union catholique, de Montréal, le 30 octobre dernier, s'est fait, en ce qui nous regarde, dans plusieurs journeaux sur un ton qui ne va pas très bien avec la chanson.

Voici brièvement ce qui s'est passé :

1. M. de Montigny demande, dans sa conférence, des études classiques fortes, et fortes *en tant que classiques*. Nous l'avons approuvé.

2. M. de Montigny affirme qu'il n'y a pas trop de collèges classiques au Canada. C'est une thèse que nous avons soutenue il y a sept ou huit ans.

3. M. de Montigny est d'avis que les collèges de campagne font bien d'adjoindre un cours commercial au cours classique ; il ne voit pas la même nécessité pour les collèges de Québec et de Montréal : ces villes ayant d'ailleurs le nécessaire au point de vue du commerce. Cette distinction ne paraît-elle pas sage ?

4. M. l'avocat Demers, et M. l'avocat Pagnuelo, émettent l'opinion que le privilège accordé aux bacheliers est propre à nuire aux fortes études. Ils font grâce cependant aux bacheliers ès-arts. Nous lui faisons observer que ses craintes ne sont pas fondées, surtout depuis que l'on distingue dans le cours classique les matières fondamentales et les matières secondaires. Les collèges ayant la liberté de restreindre leur enseignement sur les matières secondaires peuvent consacrer plus de temps aux matières fondamentales. Nous ajoutons que les bacheliers ès-sciences sont qualifiés pour les professions libérales, bien qu'on ne puisse les mettre exactement sur le même pied que les bacheliers ès-arts.

Quant aux bacheliers ès-lettres, en dépit des nouveaux programmes, nous ne sommes point prêt à émettre une opinion sur la suffisance de leur diplôme. Dans tous les cas, ces diplômes valent encore autant et mieux que les examens que MM. les Médecins font subir aux aspirants à la médecine.

5. M. Martin, de l'*Etendard*, trouve qu'il y a trop de jeunes gens qui sortent des collèges sans savoir leur orthographe et sans être capables de rédiger un fait divers. Il se demande la cause de cette faiblesse et la trouve dans l'encombrement des programmes, encombrement qui fait que l'on perd en profondeur ce que l'on gagne en étendue.

Sur ce, nous avons dit, en nous mettant à un point de vue général, que le fait énoncé par M. Martin est vrai. Des élèves faibles, il y en a partout, c'est dans la nature des choses, mais la proportion est trop grande, croyons-nous : 20 pour 100 environ.